



*L'autre fonctionnaire déplia le papier et se mit
à lire à haute voix : (Page 938).*

C. I.

LIVRAISON 125

Ce regard fixé sur lui, lui était pénible ; il tira sur ses moustaches pour se donner un air désinvolte, se tourna vers les jeunes filles assises autour de la table, en disant :

— Serrez-vous un peu et faites une petite place à la dame.

Puis, s'adressant à Amy, il demanda :

— Veux-tu que je te présente ces demoiselles, ma chère ?...

Amy fit un geste sec et riposta brusquement :

— Ne plaisante plus et prie ces demoiselles de se retirer parce que j'ai à te parler sérieusement.

Les jeunes évaporées riaient en se faisant des signes.

— Pauvre beau Ferdinand, dit l'une, maintenant il va être obligé d'entendre un sermon...

— Il vaut mieux que nous nous retirions pour lui laisser la place libre.

— Nous étions si bien ; maintenant la paix est finie.

Elles considéraient Esterhazy et la Nabot avec curiosité en constatant qu'ils ne semblaient pas très joyeux d'être réunis.

Le colonel regardait d'un air inquiet, sa belle amie, qui lui paraissait très excitée.

Il aurait voulu trouver un mot d'esprit pour se tirer de cette situation embarrassante, mais l'expression du visage de Nabot était si grave, qu'il n'osa pas dire un mot.

Il se tourna vers les jeunes filles et leur ordonna en souriant :

Allez donc danser, mes chères petites, et divertissez-vous ; je vous rappellerai tout à l'heure et nous boirons et rirons ensemble.

Une des femmes posa sa main sur l'épaule d'Esterhazy et murmura en le fixant dans les yeux :

— Ne te fais pas de mauvais sang, Ferdy !... Tu es trop beau et tu plais trop aux femmes pour que tu puisses leur être fidèle ! Pense qu'il en existe tant et qu'il ne faut pas s'arrêter à une seule.

Elle éclata de rire et courut rejoindre ses compagnes qui s'étaient déjà éclipsées.

Amy Nabot s'assit à côté d'Esterhazy.

Elle avait le visage bouleversé et elle frémissait de colère et d'indignation.

— Il est vraiment inconvenable que tu puisses rester tranquille et serein, tandis que la terre gronde sous tes pieds.

Esterhazy se mit à rire.

— Il y aura toujours des hommes qui réussiront à danser sur un volcan ardent.

— Et si tout croulait autour de toi ?

Esterhazy haussa les épaules avec indifférence.

— Je serai, moi aussi, entraîné dans l'écroulement.

Il avait fait un signe au garçon pour qu'il apportât une coupe à Amy ; Esterhazy la remplit tranquillement, la tendit à l'espionne et ajouta d'un ton de reproche :

— Je te prie de ne pas me faire de la morale ; laisse-moi me divertir...

— Crois-tu que je sois venue ici pour m'amuser ? Pour moi, tu peux faire tout ce que tu voudras.

— Ah !... et alors, pourquoi viens-tu jusqu'ici me surveiller.

— Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit ?

— Si, j'ai entendu.

— Et tu n'as pas envie de **savoir** pour quelle raison je suis accourue vers toi comme une folle ?

— Mon Dieu, finis-en avec ce ton.

— Il vaudrait beaucoup mieux que tu te préoccupes de ce qui arrive autour de toi et de ce qui te menace...

Esterhazy s'impatients :

— Oh ! qu'y a-t-il encore de nouveau ? Il me semble qu'il ne peut plus y avoir aucun danger.

Amy Nabot se pencha vers lui, à travers la table et murmura :

— Tu'es surveillé...

— Quelle sottise !... C'est ton imagination qui travaille !

— Je le sais de source sûre.

— Que sais-tu ?

— Madame Dreyfus t'a dénoncé au général Boissedeffre.

— Malédiction !

— Picquart a été chargé de te surveiller pour se rendre un compte exact de ce que tu fais.

Esterhazy éclata de rire :

— Ce lui sera facile !... Ne le crois-tu pas, Amy ?

La jeune femme le considéra, d'un air étonné.

— Tu as encore le courage de plaisanter ?

— Mon Dieu ! la situation est si désespérée que l'unique chose possible pour une personne raisonnable est celle de prendre ce malheur avec bonne grâce...

Esterhazy vida une autre coupe de champagne, la remplit et but encore, puis, d'un ton sarcastique, hochant la tête sur le rythme de la valse que jouait l'orchestre, il ajouta :

— Imagine-toi un peu les renseignements que pourra lui donner mon beau-père ? Il est bien certain qu'ils ne seront pas extraordinaires !... Et c'est même une chose bien étrange que ma femme, même après la dernière entrevue que nous avons eue chez moi, continue à me juger avec tant d'indulgence et de bienveillance... Mes créanciers n'ajouteront pas au portrait qu'il fera de moi des couleurs gaies et joyeuses. Mais qu'importe !

— Tu n'as pas peur ?

— Moi ? Peur ? Pourquoi devrai-je avoir peur ?

— On pourrait découvrir certaines choses ?...

— C'est absolument impossible, il n'y a pas de preuves contre moi et je suis convaincu que personne n'a attaché la moindre importance à la dénonciation de Madame Dreyfus. Donc, à ta santé !... Ne nous laissons pas abattre !...

Il leva sa coupe et la choqua légèrement contre celle d'Amy.

Elle répondit au toast, mais ne put retenir un soupir :

— Je voudrais avoir ta légèreté d'âme.

— Mais, Amy, tu ne prenais pas les choses aussi au tragique, autrefois... Pourquoi deviens-tu pessimiste ?...

— Je ne sais... Mais il me semble qu'il y a dans l'air une menace... J'ai le pressentiment d'un malheur.

— Quelle sottise !... Que pouvons-nous craindre ? Ecoute plutôt cette nouvelle valse viennoise... C'est merveilleux !... Veux-tu la danser ?...

Amy le regarda... Elle semblait épouvantée.

— Je te remercie ; mais je n'ai vraiment pas envie de danser...

— Dommage... C'est vraiment une musique fascinante... Ne sens-tu pas quel feu, quelle perfection de rythmes ?... Oh ! les viennois savent bien se divertir... Nous devrions aller un jour dans la capitale autrichienne !... On vit aussi bien à Vienne qu'à Paris !...

Amy le considéra encore une fois avec étonnement ; elle se tut un instant, puis dit :

— Pourquoi me parles-tu justement de Vienne ? Tu sais déjà que l'on m'a donné une mission pour cette ville ?

— Que dis-tu ? Tu irais à Vienne ?

— Oui, on m'a chargée d'une affaire importante.

— Tu as accepté ?

Amy Nabot fit de la tête un signe affirmatif :

— Naturellement !... Je suis trop contente de pouvoir partir quelque temps afin de laisser passer cet ouragan...

Esterhazy était pensif ; il jouait avec son monocle et soudain, il soupira :

— Je devrai profiter de l'occasion pour aller, moi aussi, à Vienne.

— Demande un congé et viens avec moi.

— Un congé !... Puis-je demander un congé, juste en ce moment où il y a tant d'histoires contre moi... Je devrais m'en aller, tout simplement.

— Déserter ?

Esterhazy haussa les épaules en riant :

— Non !... Ce serait une folie ! Je reste ici et j'attends tranquillement les événements. Je n'ai rien à craindre ; on ne peut rien me reprocher en dehors des dettes que j'ai faites et si l'on me fait des reproches je puis toujours répondre que mon beau-père ne me donne pas assez d'argent et je pourrais même dire que mes ennuis familiaux me contraignent à chercher ailleurs des distractions. Ce n'est pas pour cela, qu'on pourra m'arrêter ! Allons, Amy, ne fais plus ce triste visage et réjouis-toi de partir pour Vienne, où tu laisseras passer l'orage.

Il but encore, tandis qu'Amy le considérait d'un air pensif et inquiet :

— Cela ne t'ennuie donc pas, Ferdinand, que je quitte Paris ?

Esterhazy secoua la tête et laissa errer sur ses lèvres un sourire amer :

— M'ennuyer ?... Mon Dieu ! Je n'ai vraiment pas le temps de penser à ce qui m'ennuie... Il y a tant de choses qui pourraient m'ennuyer ! Pense à ma femme, cette bonne créature que je trahis, à mon beau-père, à mes enfants qui ont un père tel que moi !...

— ...Et à la France qui a un officier pareil !... interrompit Amy Nabot.

— La France ?... Non, la France ne me cause aucun ennui...

— Ferdinand !

— C'est pour moi la terre la plus antipathique qu'il y ait sous la calotte des cieux et c'est pour cela que je la trahis. Je hais ce peuple...

Amy Nabot joignit les mains avec épouvante en le conjurant de se taire :

— Mais tais-toi, tais-toi donc... Tu ne sais pas ce que tu dis...

Esterhazy éclata de rire.

— Je sais très bien ce que je dis, ma chère, et je te répète que ce serait pour moi un grand plaisir de me mettre à la tête d'un escadron et de massacrer des centaines et des centaines de ces hommes que je déteste !

Amy Nabot posa sur lui un regard de profond mépris :

— N'oublie pas que ces hommes sont tes frères...

— Cela, c'est de la stupide sentimentalité. Mes frères sont ceux qui font quelque chose pour moi et avec lesquels j'ai des relations d'affaires. La Patrie n'est que le pays où je puis me trouver bien. Mais il est inutile de continuer sur ce sujet, parlons d'autre chose. C'est trop absurde de discuter de semblables problèmes, juste en ce lieu où vibre la vie ardente de la grande ville, toute sa légèreté, son insouciance, son allégresse. Garçon... une autre bouteille !

Amy Nabot hocha la tête.

— Non, non, je ne bois plus. Je m'en vais parce que je pars, demain à la première heure, pour Vienne.

Esterhazy lui prit la main.

— Reste... Reste au moins pour une heure. Nous devons fêter ton départ : qui sait quand nous nous reverrons !

Il fit le geste de l'enlacer pour l'embrasser.

— Laisse-moi ! s'exclama-t-elle, se dégageant

— Mais tu veux vraiment me quitter ainsi, Amy ?...
Ne sais-tu pas que je t'aime et que tu es vraiment la seule femme qui me tienne au cœur ?...

Amy rit amèrement :

— Oh ! l'amour aussi est pour toi une stupidité sentimentale, sans doute...

— Non, l'amour c'est autre chose ; un sentiment qui peut attendrir même un mauvais sujet comme moi...

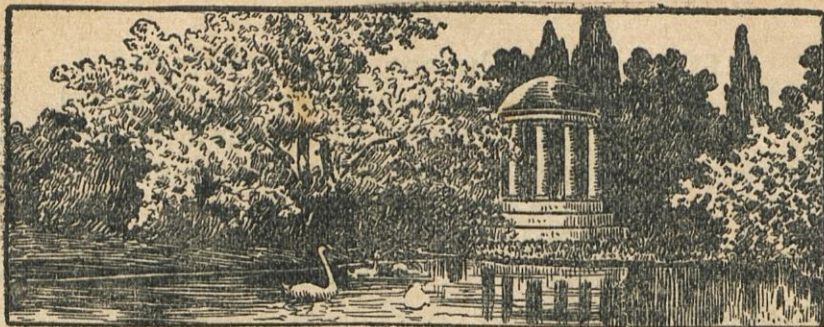
— Mais, moi, je n'ai nulle envie de m'attendrir ni d'être gentille avec toi...

Elle se dirigea vers la sortie. Esterhazy la suivit du regard et pensa un instant à la rejoindre ; mais ensuite, il préféra rester où il était et se jeter au milieu de la foule des danseurs pour servir de cavalier aux jeunes filles qu'il avait abandonné un instant auparavant.

Ni Esterhazy, ni Amy n'avaient prêté attention à un homme qui, assis dans la loge voisine, semblait lire attentivement le journal, mais qui, en réalité, écoutait tout ce qui se disait entre Amy Nabot et Esterhazy. Quand l'espionne fut sortie, il se leva et la suivit.

Esterhazy s'était jeté dans le tourbillon des danses, dans la frénésie du bal qui s'animait de plus en plus. Il se montrait un des plus joyeux, des plus endiablés, il riait, faisait du bruit, avait le mot spirituel pour chaque incident et pour chacun, et il oubliait tout à fait le filet qui s'étendait sur lui...

— 0:0:0 —



CHAPITRE CXLVI

CHEZ TALFUNGS...

Le légionnaire Luders avait demandé deux jours de congé pour se rendre à Cayenne.

Le bateau à vapeur sur lequel il s'était embarqué s'approchait lentement des bouches de la Guyane, entrant dans le fleuve et continuait son voyage en descendant le courant.

Les deux rives côtoyaient une forêt vierge ; les racines des grands arbres, sur lesquels volaient des quantités d'oiseaux et rampaient des animaux de diverses espèces, surgissaient de l'eau en des formes étranges. Sur les rives du fleuve naissaient des palmes gigantesques, des cèdres et d'autres arbres colossaux ; les lianes s'enlajaient aux troncs de l'immense forêt...

Cà et là s'ouvrait une clairière dans laquelle se nichait quelque cabane d'indiens.

Guyane, forêt vierge, marais, l'une et l'autre aussi impénétrables...

Le vapeur s'approchait de son but : Saint-Laurent du Maroni.

On pourrait s'imaginer que ce Saint-Laurent est un village dans la tonalité des lieux qui l'entourent ; au contraire, on s'étonne grandement quand on le voit pour la première fois.

De grands édifices froids et sans ornements, des casernes et des prisons, des magasins et un quai bordé d'une balustrade de pierre sur laquelle s'asseyaient les légionnaires et les forçats libérés.

Quand le vapeur arriva à destination, Luders descendit à terre et vint se promener sur ce quai.

Il regardait de côté et d'autre comme s'il cherchait quelqu'un. Soudain, il s'arrêta, puis, reprenant sa marche, il se dirigea vers un homme qui paraissait l'attendre.

— Me voici, Haug, dit-il.

Il tendit la main à cet homme qui était, lui aussi, un légionnaire.

— C'est une chance que de te trouver ici, cela m'évite l'ennui d'aller te chercher à la caserne.

Haug serra la main de Luders, le salua cordialement et lui demanda :

— Tu viens de là-bas ?

— Oui.

— Tu as fini ?...

— Non, pas encore.

— Combien de temps dois-tu rester dans cette maudite île ?...

— Je ne le sais pas encore, mais je pense que ce sera huit ou neuf semaines, si ce n'est dix. Du reste, c'est à peu près pareil que nous nous abrutissions ici ou là... Mais quand j'aurai mon congé, alors...

— Alors...

— Alors, tu peux bien te l'imaginer !...

Ils marchèrent quelques instants en silence.

Puis Haug demanda :

— Es-tu en bonne route ?

— Je l'espère...

— Où prends-tu l'argent ?

— Tais-toi ; ici, l'air, lui-même, a des oreilles ;

viens, allons chez Tai-Fung. Quand nous y serons, je te raconterai tout...

La boutique de Tai-Fung était dans une ruelle obscure près de la caserne des légionnaires dans une maison à demi écroulée.

Le propriétaire en était le chinois Tai-Fung, un ancien forçat qui, sa peine finie, avait été mis en liberté, sans qu'il lui fut permis toutefois de quitter Cayenne. Contraint de subir son destin, il avait ouvert le cabaret que fréquentaient les légionnaires et faisait toutes sortes d'affaires.

Quand les deux légionnaires entrèrent, l'air était pesant, saturé de l'odeur du tabac et de celle du vin et un bruit infernal emplissait la taverne.

Les tables grossières, étaient toutes occupées par les légionnaires qui étaient venus dans l'après-midi pour y passer toute la nuit. La plus grande partie d'entre eux étaient déjà ivres et ils parlaient à voix si haute avec leurs compagnons qu'ils faisaient un bruit assourdissant.

Luders et Haug s'approchèrent du comptoir ; Luders feignit de ne pas voir la main que lui tendait le chinois et demanda :

— Ton arrière-boutique est libre ?

— Il n'y a personne.

Alors, sers-nous en une bouteille de vin rouge ; tu as compris ? Nous ne voulons pas être dérangés ?

Le tavernier baissa la tête, murmura quelque chose et sortit.

La chambre qui faisait suite à l'auberge était une petite pièce sans fenêtre, contenant une table et quatre chaises. Il n'y avait pas d'autres meubles, ils n'y eussent du reste, pas tenus. Une lampe à pétrole, pendue au plafond illuminait faiblement les lieux.

Luders et Haug s'assirent devant la table, tandis

que Haug, fixant anxieusement son compagnon demandait :

— Eh bien ! quelles sont tes intentions ?

Luders se pencha sur la table et dit à voix très basse.

— Nous réussirons ! Dans quatre semaines au plus tard ! Aujourd'hui même, nous donnerons l'ordre au chinois de préparer le canot. Tu viendras avec moi... à moins que tu n'aies changé d'avis ?...

— Non, non, je viens avec toi... je n'ai pas changé d'idée ; mais dis-moi seulement où tu as trouvé l'argent nécessaire ?...

Luders raconta alors sa rencontre avec Dreyfus sur le vapeur « Saint-Nazaire » et il ajouta que le capitaine lui avait promis son aide par l'intermédiaire de sa femme.

Quand Luders eut terminé son récit, Haug qui était devenu tout pensif s'exclama :

— Ce serait une chose très intéressante, mais...

A ce moment, le chinois entra dans la pièce avec le vin qui lui avait été commandé.

Quand Tai-Fung eut versé le vin dans les deux verres et reposé la bouteille sur la table, au lieu de s'en aller tout de suite, il posa sa main au dossier d'une chaise et posant sur Luders un regard qui ne marquait aucune curiosité, il demanda :

— Que voulez-vous de moi, en dehors du vin ? J'imagine que vous désirez autre chose ?

— Il a deviné ! s'exclama Luders.

— Vous avez l'intention...

L'allemand l'interrompit :

— Il vaut mieux ne pas parler.

— Si, il vaut mieux parler ouvertement.

— Nous aideras-tu à partir ?

— Sur le Maroni ?

— Nous aurions voulu que ce fut jusqu'au Vénézuéla.

Le Chinois secoua la tête.

— Pour faire cela, il faudrait une embarcation très forte... puis, les côtes sont très surveillées, surtout ces derniers temps.

— Et si j'allais vers la Guyane Hollandaise ?

— Vous n'ignorez pas que le Maroni est un fleuve extrêmement périlleux dans lequel se trouvent de nombreux gouffres ? Savez-vous le nombre de ceux qui ont trouvé la mort dans ce fleuve qui semble facilement navigable ?...

On croirait que même une petite barque peut le traverser... mais le plus grand nombre de ceux qui ont tenté de le traverser ont péri... Tous ceux qui ne connaissent pas parfaitement le Maroni ont été généralement engloutis par les eaux. Et s'ils échappèrent aux eaux, quand ils furent sur l'autre rive...

— Vous pensez à la forêt ?

— Oui et aux marais...

— Il faut longtemps pour le traverser ?

— Pendant ce temps il sera plus facile de trouver la mort que la voie vers la liberté...

— Penses-tu aux tigres, aux jaguars, aux serpents ?...

Haug intervint :

— Nous aurons des armes pour nous défendre.

— Cela a peu d'importance...

Tai-Fung secoua la tête avec tant d'énergie que sa queue de cheveux se mit à danser de droite et de gauche.

— Les animaux féroces sont les moins à craindre, parce qu'ils assaillent difficilement les hommes, mais il y a des poux terribles, et surtout d'effrayants moustiques !... Vous mourrez de la façon la plus horrible par la fièvre et, si vous échappiez à tous ces périls, vous risquez

de tomber à la fin entre les mains de la police hollandaise qui vous renverra ici... Et alors...

Il n'était pas nécessaire de décrire aux légionnaires ce qui les attendait dans le cas où ils seraient repris... ils avaient trop souvent vu quel était le sort des fuyards qui se laissaient reprendre.

La pensée des tourments et des peines qui étaient infligés à ces malheureux les firent frissonner.

Intimidé par les paroles du chinois qui avait fait se dérouler devant leurs yeux les difficultés et les périls à la rencontre desquels ils allaient, Luders demanda :

— Que devons-nous faire alors ?

— Quel chemin faut-il prendre ? demanda son compagnon.

— Quoique les côtes soient très surveillées, il vaut mieux aller au Vénézuëla par la voie maritime.

— Peux-tu nous préparer tout ce qui est nécessaire pour la fuite ?

— Avez-vous l'argent nécessaire ?

— On me l'enverra et tu le recevras toi-même. Pour ne pas éveiller les soupçons, j'ai dit de te l'adresser.

Tai-Fung sourit :

— Vous avez une grande confiance en moi !

— Tu t'en étonnes ?

— Que feriez-vous si je gardais l'argent pour moi ?

— Nous t'étranglerions.

Luders avait prononcé ces mots avec le plus grand calme, comme si ç'avait été la chose la plus naturelle du monde et le chinois ne douta même pas un instant que le légionnaire mettrait sa menace à exécution s'il le trahissait.

Revenant à la question principale, le patron de la taverne demanda :

— L'argent que l'on t'enverra suffira-t-il ?

— Deux mille francs.

— On peut acheter un bon bateau.

— Tu nous procureras donc un bon bateau et tout le nécessaire pour le moment où je quitterai la garde dans l'île.

— Je te procurerai tout cela dès que j'aurai reçu l'argent, mais pas avant, parce que je ne veux rien risquer.

— Fais ce que tu veux ; tu sais de quoi il s'agit et souviens-toi seulement de me le faire savoir aussitôt, lorsque l'argent arrivera.

Tai-Fung ne dit rien ; l'expression de son visage était impénétrable et nul ne pouvait lire les pensées qui traversaient son esprit.

Luders et Faug se levèrent.

Luders jeta une pièce de monnaie sur la table pour payer le vin qu'ils n'avaient pas bu ; puis les deux légionnaires sortirent de la boutique et allèrent se promener sur le quai.

.....

Ils marchaient en silence.

Le soleil était déjà presque sur l'horizon et, avant peu la nuit allait tomber, l'épaisse nuit des tropiques qui, sous ces latitudes, n'est pas moins brûlante que le jour.... trente ou trente-cinq degrés...

La plus grande partie des légionnaires qui étaient assis sur les bancs de la promenade ou réunis en groupes le long du quai, se retiraient dans les casernes ou dans les tavernes qui étaient disséminées en grand nombre dans les ruelles latérales à la promenade et qui étaient toutes plus sales les unes que les autres.

Les places laissées libres par les prisonniers sur les bancs étaient immédiatement occupés par les prisonniers libérés.



*Elle feignit de ne pas le reconnaître et se pencha
pour dire quelque chose à l'enfant. (Page 959).*

C. I.

LIVRAISON 127

Ces libérés étaient les anciens forçats qui avaient accompli leur peine et auraient dû retourner chez eux. On le leur défendait pas de partir ; mais comment l'auraient-ils pu ? Le Gouvernement leur ouvrait les portes des prisons, mais il ne pensait pas à leur donner un centime ou un billet pour le voyage de retour... Il ne se préoccupait pas du sort de ces malheureux ; ils pouvaient mourir de faim, être ruinés pour toujours.

Ils devaient travailler pour vivre... mais quel travail pouvaient-ils faire ?

Ils étaient plus pauvres que les pauvres, c'étaient des créatures désespérées qui languissaient sous le soleil ardent, plus malheureux encore que les prisonniers, chargés de chaînes.

Ils mouraient de faim, ils étaient affligés des plus terribles maladies, couverts de haillons, sans chaussures aux pieds qui, par suite des morsures des terribles poux, se couvraient de plaies purulentes. Les forçats libérés de la Guyanne n'avaient même pas de toit !

Tandis qu'à Paris c'était la vie luxueuse, la plus folle insouciance, là-bas à Cayenne, dans ce pénitencier dont tant de voix dans le monde civilisé avaient réclamé la suppression des hommes....

Mille promesses avaient été faites à ceux qui s'insurgeaient contre l'infamie de ce lieu, mais les promesses obtenues avaient été vaines.... rien n'avait changé.

Haug et Luders étaient arrivés au bout de la promenade et ils s'arrêtèrent.

Un bâtiment était ancré dans le port ; il devait porter une cargaison de bois et c'étaient des prisonniers qui le déchargeaient. Les condamnés, décharnés, hâves, affamés, brûlés par le soleil, ayant l'aspect de momies desséchées devaient porter des troncs d'arbres sur le navire, placé à trente mètres environ de l'endroit où ils se trouvaient. Plusieurs peinaient à porter un énorme tronc

d'arbre et ils l'avaient porté à la moitié du chemin quand, soudain, n'en pouvant plus, ils le déposèrent à terre.

Les gardiens qui les surveillaient, les observaient avec indifférence, daignant s'adresser à eux uniquement pour les injurier et les obliger à continuer le travail.

— Avance, canaille ; tu attends peut-être que nous t'aidions bête brute !...

Et d'autres gentillesse....

Ceux qui, malgré les invectives des gardiens ne trouvaient pas la force de continuer, recevaient des coups de pieds ou des coups de bâton.

Luders et Haug se détournèrent pour ne pas contempler ce triste spectacle.

— Viens, la bile m'étouffe et j'ai envie d'étrangler ces lâches.

Haug était pensif.

— Si notre projet ne réussissait pas !...

— Que vas-tu penser là ?

— Nous serions condamné au bagne et nous partagerions le sort de ces malheureux.

Luders s'arrêta, secoua énergiquement la tête, se redressa et d'un ton énergique, il déclara :

— Nous n'en viendrons pas là !

— Que voudrais-tu faire ?

— Je ne me laisserai pas prendre ; je saurai me tuer auparavant...

maintenant pensifs et triste tous les deux.

Ils continuèrent à cheminer en silence ; ils étaient

Les images qui se présentaient à leur esprit ne pouvaient les réjouir ; pour atteindre leur but, ils devraient passer à travers mille périls, défier les plus durs obstacles.

Loin, loin, souriait la patrie adorée, où ceux qu'ils aimaient les attendaient, où ils seraient libres, enfin... mais pour atteindre à cela...

Haug rompit le silence :

— Ecoute, Luders ?

— Parle....

— Encore trois ans et demi, puis nous serons libres de partir....

— Tu voudrais attendre jusque-là ?

Haug eut un mouvement d'épaules.

— Je ne sais... peut-être cela vaudrait-il mieux...

— Qui te dit que nous pourrions résister jusqu'à la fin de ces trois années et demi?... Regarde nos compagnons. Vois combien il en meurt tous les jours. Voudrais-tu mourir, ayant dans le cœur cette nostalgie et être enseveli dans cette terre mille fois maudite... Je ne sais qui t'attend dans ta Patrie...

— Ma mère.

— Et tu n'éprouves pas le besoin de retourner vers elle ?

Haug soupira, leva les yeux au ciel, au-dessus de la forêt vierge, déjà plongée dans l'ombre de la nuit.

— La voir encore une fois, la serrer encore dans mes bras, entendre sa voix adorée... la supplier de me pardonner, d'oublier toutes les douleurs que je lui ai causées et entendre mon pardon tomber de ses lèvres.

Luders devina que le cœur de son compagnon était opprimé par une grande douleur. Nul ne savait rien de lui, sinon qu'il était allemand ; mais on ignorait la raison qui l'avait fait s'engager à la légion ; Luders ne lui avait jamais rien demandé.

Ils s'assirent sur un banc resté vide.

Le cœur de Haug était gonflé de nostalgie, un nœud lui serrait la gorge et il éprouvait le besoin de parler, de dire enfin la peine qui opprimait son âme. Il se mit à raconter, d'abord à mots entrecoupés, avec de vagues allusions interrompus par de profonds soupirs, de longues pauses... Puis il raconta toute son histoire, évoqua le pas-

sé, éprouvant un sentiment de soulagement à confier à son compagnon son grand, son angoissant secret...

CHAPITRE CXLVII.

UNE LETTRE INATTENDUE...

Ce matin-là, Mathieu Dreyfus de bonne heure chez sa belle-sœur, car il avait hâte de connaître le résultat de la dénonciation faite contre Esterhasy.

Lucie ne savait encore rien.

Les deux ejunes gens se mirent à parler d'une façon très animée et, se laissant emporter par leurs désirs et leur immense espoir, ils se bercèrent du doux rêve du retour prochain d'Alfred imaginant son arrivée et le bonheur qui inonderait leurs cœurs après un tel martyre.

L'espérance faisait briller d'une lumière inhabituelle les yeux de Lucie.

Elle regardait ses enfants qui déjeunaient près d'elle et elle posait sur eux des yeux pleins d'une tendresse infinie.

C'était la première fois que le petit Pierre se levait ; et quoiqu'il fut encore pâle, Lucie n'était plus inquiète pour sa santé et elle l'observait avec joie, tandis qu'il mangeait avec appétit en bavardant gaiement avec sa sœur.

Lucie soupira légèrement ; une profonde nostalgie étreignait son cœur.

Elle sourit ensuite, serra la main de Mathieu et murmura :

— Je n'ose même pas penser à l'immensité de notre joie quand Alfred sera de nouveau parmi nous.... je n'ose imaginer combien mon bonheur sera grand, quand je n'aurai plus à penser qu'il vit dans cet enfer... J'espère Mathieu, et, cependant, je ne sais pourquoi, j'ai encore au fond du cœur une douleur aigue, une anxiété terrible, une terreur que tous mes espoirs, mes illusions puissent encore être détruites. Combien et combien de fois avons-nous cru avoir atteint le but et avons-nous vu tous nos rêves s'évanouir en fumée...

— Mais nous ferons l'impossible, Lucie, nous essayerons tout... Nous finirons bien par trouver le chemin qui nous amènera au but.

Lucie serra de nouveau la main de Mathieu.

— Oui, je sais.... Je ne puis t'exprimer la reconnaissance que j'ai pour toi, qui ne m'a pas abandonnée et m'a encouragée constamment.. Si je ne t'avais pas eu, Mathieu, je n'aurais jamais pu résister jusqu'à présent.

Mathieu sourit et la considéra avec une douceur et une compassion infinies.

— N'est-il pas tout naturel que je t'assiste en cette lutte ardue ?

La femme de chambre, portant le courrier, entra au même instant.

Il y avait des circulaires, des avis sans importances et parmi ceux-ci une enveloppe blanche, oblongue, portant le cachet postal de Paris. Lucie la prit d'un air étonné et la retourna plusieurs fois entre ses doigts sans se décider à l'ouvrir.

Mathieu la regardait avec surprise.

— Qu'as-tu, Lucie ? Pourquoi es-tu devenue soudain pensive ?

— Je ne sais pas pourquoi j'ai l'impression que cette enveloppe dont la suscription est d'une écriture inconnue contient une bonne nouvelle

— Veux-tu que je la lise ?

Lucie lui tendit la lettre ,en disant :

— Oui, Mathieu, ouvre-la, toi...

Il prit l'enveloppe ,l'ouvrit et s'approcha de la fenêtre.

Tout d'abord, il courut à la signature et fronça les sourcils.

— Cette lettre est du commandant Du Paty... dit-il se tournant vers sa belle-sœur.

Lucie, toute tremblante, se leva et s'approcha du jeune homme. En même temps que lui elle lut les lignes écrites du commandant.

Quand elle arriva aux mots.

« Il existe des preuves de votre complicité dans la tentative de fuite de votre mari », elle ne put retenir un petit cri.

— Mon Dieu ! que va-t-il encore arriver ?... Tu vois, nos espoirs vont encore être détruits...

Mathieu relut une seconde fois la lettre, puis une troisième et la rendit à Lucie.

— Je ne comprends rien à tout ceci, dit-il. Si vraiment, il a des preuves en main contre toi, il pourrait, il devrait même te dénoncer, puisqu'il a été chargé de l'enquête. Pour quelle raison, en ce cas, t'écrit-il en te disant qu'il voudrait s'entendre avec toi ?...

Lucie resta muette un instant, puis elle éclata en sanglot et, à travers ses larmes, elle exposa à son beau-frère de quelle manière Du Paty avait cherché à s'approcher d'elle à plusieurs reprises.

— Mais pourquoi ne m'as-tu jamais dit cela ? demanda le jeune homme.

— Oh ! Mathieu, en ses jours où se sont déchaînés sur nous tant de bourrasques, pouvais-je te tourmenter pour cette petite infamie de Du Paty. Je lui ai fait comprendre de la façon la plus claire qu'il n'avait rien à at-

tendre de moi ; je l'ai insulté et je croyais être sûre de n'avoir plus rien à craindre de lui.

Mathieu Dreyfus avait serré les poings et il frémissait de colère.

— Je parlerai à cette canaille ! dit-il sourdement.

— Non, non Mathieu, tu ne dois pas le faire. Du Paty peut devenir très dangereux et il peut nous faire du mal. Il ne faut pas augmenter le nombre de nos ennemis.

— Ne crains rien, Lucie, il ne pourra plus nous faire de mal....

— En es-tu sûr ?

— Rapportes-t'en à moi. Tu verras qu'il aura peur. En écrivant cette lettre, il s'est livré et nous pouvons faire ce que nous voulons....

— Mais s'il avait vraiment quelques preuves pouvant démontrer ma culpabilité dans la tentative de fuite d'Alfred ?

— N'en crois rien ; n'attache pas d'importance ni à ses affirmations, ni à ses menaces. Beaucoup de temps s'est déjà écoulé ; Alfred a été déporté et personne ne peut avoir intérêt à soulever de nouveau cette question. Cette lettre n'est qu'un piège. Du Paty veut te forcer à aller chez lui. Il s'imagine que, par crainte d'un procès pour l'éviter, tu consentiras à céder à ses désirs.

Lucie se laissa tomber sur sa chaise en se cachant son visage entre les mains :

— Mathieu, que deviendrons-nous ?

— Il ne faut pas avoir peur, Lucie ; je ferai en sorte que Du Paty ne puisse te faire du mal et c'est une chance que je sois venu ce matin ici, car tu aurais été épouvantée par la lettre de cette canaille et tu aurais couru chez lui pour le supplier de ne pas te dénoncer.

Lucie leva ses yeux pleins de larmes :

— Oui, Mathieu, dans mon désespoir, j'étais capable de faire cela.

— Tu es trop craintive ma chérie, et tu n'es vraiment pas armée pour la lutte ; mais fies-toi à moi, j'agirai et tu verras que Du Paty n'osera plus te tourmenter.

Mathieu tendit la main à sa belle-sœur et prit congé d'elle :

— Je vais chez lui tout de suite et je reviendrai te dire le résultat de notre entretien.

Lucie soupira profondément.

— Oh ! pourquoi ne se passe-t'il pas un seul jour sans que surgissent de nouvelles difficultés ? La paix ne reviendra donc jamais ?

Lucie avait raison : le destin était vraiment bien dur pour elle. Devrait-elle supporter jusqu'à la fin, sur ses frêles épaules, le poids de tous ces malheurs ? Ne se briserait-elle pas dans cette lutte, si âpre ?



CHAPITRE CXLVIII.

FACE A L'ENNEMI.

Quand l'ordonnance vint lui annoncer la visite de Mathieu Dreyfus, Du Paty fit un geste de surprise ; sur son visage, devenu soudain très pâle, se peignit une expression de vif mécontentement.

Il avait caressé l'espoir de voir la charmante Lucie Dreyfus venir chez lui, humiliée et suppliante.

La visite inattendue de son beau-frère ne lui présageait rien de bon ; mais lui faisait entrevoir une menace qu'il devait craindre.

Voulant à tout prix éviter cet entretien dont il ne pouvait prévoir le résultat, il se tourna vers le soldat et répondit :

— Je n'ai pas le temps ; dites à ce monsieur que je ne puis le recevoir.

L'ordonnance sortit.

Le commandant resta assis devant sa table de travail le cœur battant, tandis que mille pensées et mille inquiétudes peuplaient son esprit.

Comment Mathieu Dreyfus accueillerait-il son refus de le recevoir ?

S'en irait-il tranquillement ?

Du Paty tendit l'oreille et écouta avec attention pour

saisir les paroles du dialogue qui avait lieu dans l'antichambre.

Après un instant, il entendit la voix de Mathieu Dreyfus qui répondait à l'ordonnance, d'un ton très excité.

— Dites au commandant que j'insiste pour être reçu.

Du Paty entendit clairement la réponse de l'ordonnance :

— Le commandant est très occupé, il a un travail urgent à terminer.

— Et moi, j'ai un besoin urgent de lui parler, répliqua Dreyfus d'un ton âpre et décidé ; allez et répétez-lui ce que je viens de vous dire.

L'ordonnance entra dans le bureau où Du Paty, très nerveux l'attendait.

Que devait-il faire ? Il se trouvait en de bien pénibles conditions ! Il n'avait pas même pensé à la possibilité que Lucie lui enverrait son beau-frère, probablement pour lui demander des explications sur sa façon d'agir.

— Je ne reçois personne ! cria-t-il au soldat qui lui répétait les paroles de Mathieu Dreyfus.

L'ordonnance sortit de nouveau, mais une minute à peine s'était écoulée quand la porte s'ouvrit violemment. Du Paty vit paraître sur le seuil Mathieu Dreyfus.

L'expression très agitée de son visage disait clairement qu'il était décidé à ne pas se laisser mettre à la porte.

Du Paty espérait encore sauver la situation et, fixant d'un air interrogatif et indifférent Mathieu Dreyfus, il s'écria d'une voix ferme :

— Ne vous a-t-on pas dit que je ne puis recevoir ?

Mathieu sourit d'un air méprisant.

— Mais pour ma belle-sœur vous eussiez fait une exception, n'est-ce pas ?..

Du Paty feignit de ne pas comprendre l'allusion et, montrant la quantité de papiers qui se trouvaient sur la table, il ajouta :

— Je regrette beaucoup que mes occupations ne me le permettent pas...

— Ceci ne me regarde pas, je dois vous parler et je vous parlerai.

Se tournant vers l'ordonnance qui l'avait suivi et était resté debout derrière lui, il ajouta :

— Si cela ne vous dérange pas, ce soldat peut rester lui aussi...

Du Paty fronça les sourcils ; le sang battait à ses tempes. Il aurait voulu répondre avec vivacité, mais il pensa qu'il était plus prudent de se dominer et il fit signe au soldat de se retirer.

Quand la porte fut refermée de nouveau, Du Paty se tourna vers Mathieu Dreyfus en disant :

— Comme vous le voyez, je me sou mets à votre impudence....

— Impudence ? répéta Dreyfus, accentuant le mot. Je crois que vous intervertissez les rôles.... parce que si l'un de nous est impudent, c'est vous...

Le commandant allait éclater, mais le beau-frère de Lucie, sans se soucier de lui, ni de sa colère, lui fit un geste de la main pour l'inviter à se tenir tranquille, puis il continua :

— Vous vous êtes comporté avec ma belle-sœur d'une façon si honteuse et si effrontée que vous méritez d'être gifflé.

Du Paty bondit sur ses pieds.

— Ça s'est trop !... C'est une offense que...

Mathieu ne le laissa même pas continuer.

— Trop ?... Beaucoup moins que ce que vous méritez. Vous vous sentez offensé ? Comme s'il existait des offenses pour un être tel que vous.... Une offense ! C'est

ce que vous avez fait vis à vis de ma belle-sœur qui en est une et de cela je viens vous demander satisfaction et je vous enverrai mes témoins.

Du Paty se mit à rire.

— Vos témoins ? Vous croyez peut-être que je veux me battre avec un petit bourgeois comme vous ?

Mathieu sursauta et devint d'une pâleur cadavérique. Un instant, il pensa à se jeter sur ce misérable et à le gifler ; mais il craignit pour son frère et sa belle-sœur les conséquences de son impulsivité et il se domina, s'efforçant de sourire avec une expression de profond mépris.

— Je ne pouvais rien attendre de plus de vous, dit-il. C'est une règle générale : la bassesse et la vulgarité font bon ménage avec la lâcheté ; pourquoi feriez-vous exception à la règle ?

Ils étaient tous deux debout l'un en face de l'autre : ils se fixaient avec une expression de haine profonde et leurs regards qui se croisaient disaient clairement qu'ils étaient ennemis.

Soudain, Du Paty se dirigea vers lui et, d'un geste qui ne pouvait laisser aucun doute sur sa signification, il montra la porte.

Mathieu sourit.

— Votre invitation à sortir est superflue ; je m'en vais de ce pas auprès de votre chef pour lui apprendre de quelle façon vous profitez du poste que vous occupez.

L'officier laissa retomber la main que, d'un geste impérieux, il avait tendu vers la porte.

L'expression de son visage changea.

Mathieu observa avec satisfaction l'effet que ces paroles avaient produit sur le commandant ; il se tut quelques instants, tandis que Du Paty ne trouvait rien à dire, puis il reprit :

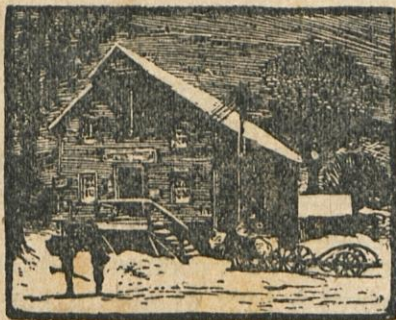
— Je ne tiens pas à provoquer un nouveau scandale

autour de mon frère et de sa malheureuse femme et je suis disposé à renoncer à m'adresser à vos supérieurs si vous faites les excuses nécessaires à ma belle-sœur, en ma présence.

— Moi ?... Faire des excuses ? Et de plus, devant vous ? Jamais ! Mais je puis faire autre chose ! Je dénoncerai votre belle-sœur pour sa participation à la tentative de fuite de son mari...

— C'est absurde ! Croyez-vous vraiment me faire peur avec vos menaces ? Les témoignages et les preuves de complicité de ma belle-sœur que vous prétendez tenir ne sont qu'une invention pour impressionner la malheureuse femme, mais votre tentative n'a pas réussi. Je vous donne trois jours et, si dans ces trois jours, vous n'avez pas encore fait des excuses, je m'adresserai à vos supérieurs. Je vous assure que mes menaces, à moi, ne sont pas vaines....

Ce disant, Mathieu tourna le dos à Du Paty et sortit de la pièce, sans le saluer.





CHAPITRE CXLIX.

L'HISTOIRE D'UN DESERTEUR.

Haug ferma un instant les yeux pour mieux coordonner ses pensées, puis il reprit :

Je ne t'ai jamais raconté ce qui m'a entraîné hors de la voie tranquille du devoir pour fuir de mon pays et entrer dans la légion, me réfugier auprès de ces malheureux qui sont semblables à des naufragés.

« Eh bien ! ami Luders, si aujourd'hui, je veux te parler de ma vie passée, je le fais parce que nous nous trouvons ensemble, en face du risque d'une entreprise hardi pour laquelle nous jouons ce que nous possédons... Pour faire cela, il faut que nous soyons unis d'une étroite amitié et nous devons nous connaître mutuellement afin de savoir à qui nous nous confions...

« Tu sais déjà que nous sommes compatriotes ; je suis né en Allemagne orientale, là où les chevaliers teutoniques ont bâti leurs châteaux forts et élevé la croix du Christ contre le paganisme slave.

« Mon père était le maître d'un domaine ; c'était un homme de l'ancienne école, droit, de principes rigides, travailleur, ne pensant qu'au devoir et toujours prêt pour tous les sacrifices ; il s'occupait lui-même de sa propriété, s'intéressant à tout et aidant ses paysans dans les travaux champêtres.